

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS

A L'OCCASION DU

COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DU FOLGOËT

LE 8 SEPTEMBRE 1888

*Se vend au profit des Ecoles libres
du Diocèse de Quimper et de Léon.*

Prix : 0 fr. 50



BREST

IMP. DE « L'OCEAN. » — A. DUMONT.

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS

A L'OCCASION DU

Couronnement de Notre-Dame du Folgoët

LE 8 SEPTEMBRE 1888

Ave Maria

Je vous salue, Marie.

Éminence, Messieurs, mes Frères,

C'est le propre de l'Eglise catholique, d'exprimer sa doctrine par sa liturgie et d'avoir égard aux conditions de la nature humaine à la fois spirituelle et sensible, en traduisant les vérités de la foi dans le langage frappant d'un acte symbolique. Or, qu'est-ce qu'une couronne dans la pensée des peuples, sinon un emblème de la souveraineté? C'est à ce signe éclatant que se rattache l'idée du pouvoir dans sa plus haute expression. Lorsqu'un homme apparaît au milieu de ses semblables, le front ceint du diadème, cette marque de distinction unique rappelle à tous l'autorité dont il est revêtu; et ce n'est pas une vaine pompe que le couronnement des princes de la terre : de telles solennités fortifient le sentiment du droit, et le respect grandit à la vue d'un honneur réservé aux plus hauts dépositaires de la puissance publique.

Mais que sont les pouvoirs d'ici-bas, en regard de la royauté de Marie, de cette souveraineté qui n'est pas de main d'homme? N'est-ce pas Dieu lui-même qui a couronné de gloire et d'honneur cette fille d'Adam, en attachant à son front un diadème d'une beauté incomparable : *diadema*

speciei (1)? Dieu a couronné Marie à Nazareth, quand il la donnait pour mère à l'immortel Roi des siècles ; il l'a couronnée sur le Calvaire, lorsqu'il invitait toute l'humanité à se ranger sous le sceptre de sa bonté maternelle ; il l'a couronnée dans le ciel, en l'établissant reine des anges et des hommes. Et que de privilèges sont venus rehausser, comme autant de pierres précieuses, cette couronne de Marie ! son immaculée conception, sa virginité restée intacte dans sa maternité, son innocence écartant jusqu'à l'ombre du péché, son triomphe sur la mort elle-même, toutes les richesses de la grâce et toutes les magnificences de la gloire ramassées dans ce chef-d'œuvre des mains divines, voilà ce qui ajoute à l'éclat d'une royauté dont rien n'approche dans l'ordre purement humain. La couronne de Marie est comme le tissu de toutes ces grandeurs surnaturelles venant se réunir et former autour de sa tête le bandeau de la majesté souveraine. Et cette couronne est l'œuvre même de Dieu, qui s'est plu à tirer du néant l'une de ses créatures pour la sacrer reine du monde.

Vous comprenez dès lors, Mes Très Chers Frères, la haute signification de la cérémonie à laquelle votre évêque vous a conviés. Toutes les merveilles que je viens d'indiquer, nous voulons les exprimer, les figurer, les symboliser dans un acte extérieur et sensible qui rappelle les titres de la sainte Vierge à l'amour et à la vénération des hommes. En posant sur le front de Marie cette couronne, magnifique emblème de la majesté royale, nous voulons proclamer ses prérogatives, affirmer sa puissance et publier ses bienfaits ; nous voulons saluer dans celle qui est tout ensemble notre souveraine et notre mère, un pouvoir qui n'a d'égal que sa dignité et son amour.

Voilà ce que signifie le couronnement d'une image de la sainte Vierge. Mais d'où vient que ces lieux ont été choisis de préférence à tant d'autres pour une proclamation aussi

(1) Sagesse, V. 17.

solennelle de la royauté de Marie ? Qu'est-ce donc qui s'est passé dans ce coin de la Bretagne pour justifier un privilège que l'Église réserve aux sanctuaires les plus fameux ? Pourquoi cette foule de pèlerins accourus de toutes parts ; ces paroisses entières qui se sont ébranlées à la voix de leurs pasteurs pour prendre le chemin du Folgoët, la croix en tête et sous la bannière des saints ; puis, au milieu d'un concours de fidèles sans pareil, ces princes de l'Église venus pour rehausser tant de splendeurs par l'éclat et la dignité de leur sacerdoce ? Pourquoi tout ce grand spectacle de la foi ? En d'autres termes, par suite de quels événements et à quelles fins la très sainte Vierge s'est-elle plu à ériger le trône de sa clémence sur ce point privilégié du pays de Léon ? C'est ce que vous m'avez invité à rappeler aujourd'hui, Monseigneur de Quimper, en m'associant à des fêtes qui resteront l'une des joies de votre épiscopat si heureusement inauguré sous les auspices de Notre-Dame-du-Folgoët.

C'était vers le milieu du xiv^e siècle. Les destinées de la Bretagne se jouaient, sur les champs de bataille, entre deux maisons rivales. Lutttes sanglantes, où la bravoure des Duguesclin, des Beaumanoir et des Clisson ne parvenait pas à faire oublier tout ce qu'il en résultait pour les peuples d'infortunes et de calamités. Sur un théâtre plus vaste encore, la France et l'Angleterre venaient de s'engager dans ce duel à mort de cent ans, où devait s'épuiser le meilleur de leur sang pour la plus stérile des causes. Enfin, l'on touchait aux origines de ce fatal schisme d'Occident qui allait ajouter le trouble des esprits à tant de haines et de compétitions. Ainsi la société chrétienne, parvenue à son apogée au siècle de saint Louis et d'Innocent III, perdait-elle chaque jour de sa force et de son unité dans des guerres intestines qui devenaient pour elle autant de causes de division et d'affaiblissement.

Or, pendant que ces drames de l'histoire se déroulaient sur la scène du monde, loin du bruit des camps et de l'agitation des cours, il s'écoulait aux lieux où nous sommes une

de ces vies que la solitude couvre de silence et d'obscurité, mais dont l'éclat surnaturel n'en reluit que davantage au regard de Dieu. Un pauvre enfant s'y était retiré, à la mort de son père et de sa mère, pour y vivre de prière et d'austérité. Un tronc de chêne pour abri, la terre nue pour lit de repos, une fontaine pour y tremper son pain mendie de porte en porte; c'est à quoi se réduisait l'ermitage de l'orphelin de Kerbriand. Oh ! pour lui, il n'y avait ni Blois ni Monfort, ni Jeanne de Penthièvre ni Jeanne de Flandre : son cœur montait plus haut, absorbé qu'il était dans une passion surhumaine. Était-ce manque de culture, ou bien son esprit détaché de la terre n'avait-il pu s'ouvrir à d'autres préoccupations ? Le fait est que toute sa science se résumait en deux mots. Ces mots, dans lesquels son âme passait tout entière, il les disait le jour, il les redisait la nuit ; et à l'entendre répéter sans cesse *Ave Maria*, le monde traitait de fou le pauvre Salaün. Quarante années se passèrent de la sorte, entre les mépris de la foule et la salutation ininterrompue de cet ange d'innocence et de pureté. Puis vint un jour où le dernier *Ave Maria* expira sur les lèvres de l'humble solitaire ; des mains pieuses l'ensevelirent au pied de son chêne, à quelques pas de sa fontaine préférée, simplement et sans le moindre appareil, tant il y avait lieu de penser qu'un éternel oubli allait passer sur cette tombe obscure et ignorée de tous.

Mais, ô triomphe de l'humilité ! ô bonté toute puissante de la Vierge Marie ! A quelque temps de là, qu'est-ce que je vois ? et qu'est-ce que j'entends ? Non, l'*Ave Maria* ne s'était pas éteint sur les lèvres de l'ermite expirant : le voilà qui sort de sa bouche et de son cœur comme un refrain d'outre-tombe, gravé en lettres d'or dans le calice d'une fleur, emblème miraculeux de tant de candeur et de simplicité. Cet *Ave Maria* de Salaün, la Bretagne tout entière viendra le redire sur son tombeau fleurdélié. Là viendront les rois et les princes de la terre, depuis Jean IV de Bretagne jusqu'à François I^{er} de France, et ils tiendront à honneur d'incliner leur sceptre devant l'image de ce mendiant. Là

viendront, sur les pas d'Anne de Bretagne, toutes ces familles illustrées par le conseil et par l'épée, et de leurs armoiries rassemblées autour de celui qui avait été le rebut et la balayure du monde, ils lui formeront un blason incomparable de gloire et de noblesse. Là viendront les évêques de Léon, à la suite de Guillaume de Rochefort, et ils chargeront un clergé d'élite de continuer à travers les siècles l'œuvre de louange et de bénédiction inaugurée par ce « pauvre innocent ». Je vous salue, Marie ! Tel est le cri qui sortira de toutes les poitrines, dans ces lieux désormais consacrés par le miracle ; et l'église du Folgoët elle-même ne sera qu'un gigantesque *Ave Maria* en dentelles de pierre que le peuple du Léon fera monter vers le ciel comme le magnifique témoignage de sa dévotion envers la Mère de Dieu.

Ah ! je comprends, devant ce triomphe du surnaturel, devant cette glorification merveilleuse de la pauvreté chrétienne, je comprends le grand langage de Pascal humiliant devant la grâce, l'orgueil de la nature : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel (1). »

Oui, surnaturel : c'est le mot qui domine toute cette histoire en apparence si étrange ; et voilà ce qui en fait l'incomparable grandeur. Qu'est-ce qui reste aujourd'hui du drame de vingt-deux ans dont la Bretagne était le théâtre du vivant de Salaün ? Qui est-ce qui s'émeut encore aux noms de

(1) Pensées de Pascal, article xvii, I.

Charles de Blois ou de Jean de Montfort, au souvenir de ces quinze cents combats et de ces huit cents sièges, terribles épisodes d'une lutte désormais oubliée ? Tout ce bruit est allé se perdre dans l'indifférence des peuples. Mais les traditions du Folgoët sont restées debout, toujours vivantes ; mais à cinq siècles de distance, l'*Ave Maria* de Salaün retentit encore au fond de nos cœurs ; et, tout à l'heure, évêques, prêtres, peuple chrétien, tous ensemble, nous cueillerons cet *Ave Maria* sur les lèvres de celui qu'on appelait par dérision le « fou du bois », pour l'attacher comme un diadème au front de Marie. Voilà le surnaturel !

Aussi bien toute la science des saints se résumait-elle dans les deux mots que répétait ce sublime ignorant. Saint Paul écrivait aux Corinthiens qu'il ne prétendait pas savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Pour Salaün, il ne sait que les deux premiers mots de la salutation angélique ; mais que de choses dans ces deux mots ! quels abîmes de science et de sagesse ! Saluer Marie, c'était reconnaître et bénir l'œuvre de Dieu dans toutes ses grandeurs et avec toutes ses magnificences. En saluant Marie, le pieux solitaire de la forêt de Lesneven chantait la création dont elle est le chef-d'œuvre après l'humanité sainte du Christ. Dans Marie, il saluait les anges qui la proclament leur souveraine. Il saluait le Verbe qui s'est fait chair dans les chastes flancs de la Vierge. Il saluait l'adorable victime qui a pris de Marie le sang répandu sur le Calvaire pour la rédemption du monde. Il saluait toute cette généalogie de saints dont Marie est la tige. Il saluait, il chantait tout ce que Dieu a fait par le ministère de Marie au ciel et sur la terre, pour le temps et pour l'éternité. *Ave Maria* : histoire et doctrine, tout se renfermait pour lui dans ce cri du cœur ; et parce que ce cri partait d'un cœur tout embrasé du feu de la divine charité, la Vierge Marie, laissant de côté le palais des princes et la demeure des riches, a choisi de préférence, pour établir son trône de clémence et de majesté, les lieux où ce pauvre avait prié, avait gémi, avait souffert, aussi petit aux yeux des hommes qu'il était grand devant Dieu, et

d'autant plus digne d'être exalté après sa mort qu'il n'avait cherché pendant sa vie que l'abaissement et l'oubli.

Je viens de rappeler par suite de quels événements Notre-Dame du Folgoët est devenue pour la Bretagne une source de grâces et de bénédictions ; il me reste à vous dire à quelles fins la royauté de Marie s'est affirmée avec tant d'éclat sur cette terre du Léon.

Lorsque, vers l'année 530, le grand missionnaire du Léon débarquait sur cette côte de l'Armorique pour y prêcher l'Evangile, il trouvait devant lui une race merveilleusement préparée à recevoir la foi chrétienne, et mieux encore, à la conserver fidèlement, après l'avoir reçue. Vainement le premier homme de guerre de l'antiquité avait-il cherché à la réduire sous le joug : tout le reste de la Gaule avait déjà subi la loi du vainqueur, que cette tribu de Celtes gardait encore ses chefs indépendants, avec sa langue et ses vieilles traditions. L'attachement même de ce peuple au paganisme, sous la forme la moins abaissée, faisait pressentir avec quelle énergie et quelle persévérance il soutiendrait la cause du Christ et de l'Eglise, à partir du jour où la sève chrétienne viendrait ranimer dans ses veines le vieux sang gaulois pour y faire germer des vertus surnaturelles et l'élever au-dessus de lui-même, rajeuni et transformé.

Aussi quelle riche moisson va se lever sous les pas des ouvriers évangéliques ! Partout je vois la sainteté fleurir sur ce sol trois fois béni. Je la vois qui resplendit sur le siège de Léon, où, à la suite de saint Pol Aurélien, saint Thénéan, saint Goulven, saint Paulin vont recevoir de leur peuple un culte de vénération. Je la vois qui brille du plus doux éclat dans ces abbayes et ces monastères où retentira nuit et jour la louange de Dieu : Landévennec, saint Mathieu, le Relecq, Kerlouan, Lampaul ! Je la vois qui reluit au foyer domestique comme au cloître, dans la solitude et sur la scène du monde. Saint Tanguy, saint Guénolé, saint Tugdual, saint Kirec, saint Hervé, saint Ildut, saint

Ronan, saint Rivoaré : grandes et belles figures apparues au milieu de tant d'autres non moins ravissantes de grâce et de pureté ! Oui vraiment, l'île des saints s'est prolongée sur les côtes du Léon, avec l'apôtre venu de la Grande-Bretagne ; et si le poète a pu les saluer en s'écriant : O terre de granit, recouverte de chênes ! nous pouvons les saluer à notre tour en répétant : O terre du Léon, toujours féconde en saints.

Se pouvait-il dès lors, Mes Très Chers Frères, que le pays de Léon ne devint pas pour la Reine de tous les saints une terre de prédilection ? Le culte de Marie n'avait-il pas été, dès l'origine, une dévotion chère à ce peuple si profondément pénétré des prérogatives suréminentes de la Mère de Dieu ? Vos ancêtres n'avaient-ils pas épuisé tous les noms et toutes les formes de langage pour exprimer leur confiance dans la Très Sainte Vierge ? Notre-Dame de Rumengol, Notre-Dame de Locmaria, Notre-Dame de Lesquellen, Notre-Dame de la Fontaine-Blanche, Notre-Dame de Rûn, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Bonne-Espérance, Notre-Dame du Mur, Notre-Dame du Creisker, Notre-Dame de Kerellon, Notre-Dame de Lambader..... Comment s'étonner après cela que, pour récompenser une foi si tendre et si vive, Marie ait voulu manifester son amour pour ses enfants du Léon par le plus éclatant des prodiges, en se montrant à eux comme leur Souveraine et leur Mère, sous le nom de Notre-Dame du Folgoët ?

Oui, Notre-Dame du Folgoët, ses miracles d'hier, son couronnement d'aujourd'hui, sa protection dans le passé comme dans l'avenir, tout cela est une récompense de la foi de vos pères et de la vôtre. Ah ! je disais tout à l'heure que la couronne de Marie est comme le tissu de ses grandeurs surnaturelles venant se réunir pour former autour de sa tête le bandeau de la majesté souveraine. Mais dans cette couronne que nous allons déposer sur le front de la Vierge du Folgoët, il y a autre chose encore ; il y a, comme autant de

diamants étincelant de mille feux, il y a les vertus de tout un peuple, il y a tous ses dévouements, tous ses sacrifices, tous ses héroïsmes, il y a votre vieille foi bretonne, le zèle de vos soixante-douze évêques de Léon, la piété de votre admirable clergé, les austérités de vos moines et de vos anachorètes, les prières et les travaux de tous vos saints. Voilà les pierres précieuses, voilà les perles qui ornent et qui embellissent la couronne de Notre-Dame du Folgoët.

Et c'est pourquoi, Mes Frères, la Très Sainte Vierge s'est plu à ériger son trône de clémence au milieu de ce pays de Léon. Elle l'y a érigé en récompense de votre fidélité à son divin fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle l'y a érigé comme un gage de protection pour toute la suite des âges. Protection insigne dans le passé ! L'hérésie calviniste aura beau ravager le reste de la France ; elle ne parviendra pas à s'implanter dans cette terre privilégiée ; et le vénérable évêque de Léon, Roland de Neufville, si dévot à Notre-Dame du Folgoët, pourra dire en mourant, le 5 février 1643, « qu'il laissait son évêché sans aucun hérétique. » S'agit-il de ranimer la foi et la piété au cœur des populations menacées par les maximes et plus encore par les pratiques désolantes du jansénisme, c'est auprès de Notre-Dame du Folgoët que Michel le Nobletz et Julien Maunoir, ces deux grands missionnaires de la Bretagne au XVII^e siècle, viendront chercher les lumières et les grâces de leur merveilleux apostolat. Puis, ce sera le tour de la Révolution, de ses théories subversives, de ses fureurs sacrilèges, de ses attaques contre tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus vénérable sur la terre. Elle pourra bien profaner le sanctuaire de Notre-Dame du Folgoët, abattre des croix, mutiler des statues, jeter au vent les reliques des saints ; mais ce qu'elle ne réussira pas à déraciner dans l'âme de ce peuple, placé sous l'égide de Marie, c'est la foi de ses pères, son respect du droit et de l'autorité légitime, son attachement au Christ et à l'Eglise. Déjà César l'avait dit bien des siècles auparavant : Quand Dumnacus et les autres chefs de l'indépendance gauloise voyaient leurs espérances détruites, ils se tournaient vers

l'Armorique comme vers le dernier refuge du patriotisme humilié et vaincu. Ainsi a-t-on pu voir jusqu'à nos jours toutes les grandes et nobles causes trouver leur asile chez un peuple resté inébranlable dans la tourmente des révolutions, comme ses promontoires de granit que les vagues de la mer viennent battre à tout moment sans pouvoir les entamer.

En sera-t-il de même pour l'avenir ? Ce pays de Léon demeurera-t-il fidèle à ses traditions de foi simple et forte, courageuse et dévouée ? Oui, nous en avons un gage certain dans la protection de Notre-Dame du Folgoët. Car c'est à cette fin qu'elle a établi son trône au milieu de vous. En lui rendant aujourd'hui un solennel hommage, nous inclinons son cœur de mère vers ses enfants, plus encore que par le passé, comme aussi ce sera de votre part le renouvellement du pacte tant de fois séculaire qui vous lie envers la Vierge souveraine et protectrice du Léon. Et ce n'est pas sans une inspiration profonde de son zèle pastoral que votre Evêque a voulu resserrer ces liens à l'époque où nous sommes.

Je le disais, il y a vingt ans, à vos frères du Morbihan, dans une solennité toute pareille, et je ne puis que vous répéter ces paroles auxquelles les événements sont venus prêter depuis lors de nouvelles clartés. Jamais il n'y a eu pour vous, enfants de la Bretagne, d'époque aussi critique, et vous avez besoin aujourd'hui plus que jamais de rester ce que vous êtes, l'un des peuples qui savent le mieux vouloir. Jusqu'ici vous viviez dans votre belle province, à l'extrémité de la terre française et du continent européen, plus ou moins renfermés en vous-mêmes, à l'abri d'un contact trop fréquent avec l'étranger, sous la triple sauvegarde de votre foi, de votre langue et de vos traditions. Mais voici qu'une situation nouvelle se prépare pour vous : le mouvement d'affaires propre à notre temps vous enveloppe de toutes parts ; les influences de l'extérieur vous pénètrent malgré vous ; un échange d'idées plus rapide, des communications plus faciles multiplient vos rapports avec les hommes et les

choses du dehors ; les lignes de fer qui bientôt, je l'espère, sillonneront vos campagnes, y porteront tour à tour le mal comme le bien, l'erreur non moins que la vérité. C'est pour vous le moment de vous retremper dans votre foi, afin d'y puiser la force de résister à l'assaut des fausses doctrines et du mauvais exemple. N'empruntez à la civilisation moderne que ce qu'elle a de bon, et repoussez avec l'énergie qui vous est propre tout ce que le torrent des nouveautés peut charrier avec lui d'éléments impurs. Ne vous laissez pas envahir par le luxe et par l'abus des jouissances matérielles ; gardez vos fortes convictions, vos mœurs simples, vos habitudes mâles et austères. N'échangez pas les usages et les coutumes de vos ancêtres contre des importations étrangères qui ne les vaudraient à aucun titre : quand les fils commencent à rougir du vêtement de leur père, ils sont bien près de ne plus savoir respecter son nom. Tout en vous initiant davantage à la langue nationale, gardez la vôtre, cet antique monument du génie d'une race fameuse : c'est la langue dans laquelle vos ancêtres ont prié, la langue que vous avez apprise sur les genoux de vos mères ; elle sera une garantie pour vos mœurs et un préservatif pour votre foi. Bref, montrez à tous, comme d'ailleurs, vous l'avez fait jusqu'ici, qu'on peut être bon Français sans cesser d'être Breton, et rester l'homme de son temps sans rien abdiquer de ce qui a fait l'honneur et la gloire du passé.

Voilà pourquoi la statue de Notre-Dame du Folgoët, couronnée par votre éminent métropolitain au nom du Souverain Pontife Léon XIII, va s'élever au milieu de vous plus radieuse que jamais, afin que désormais vous vous seriez plus étroitement encore autour de ce palladium de votre vie religieuse. Ah ! puissent ces grands souvenirs d'un passé si glorieux se transmettre d'une génération à l'autre comme un héritage impérissable ! Puisse-t-il rester à jamais le symbole de la pureté de votre foi et de vos mœurs, ce lys sorti miraculeusement de la bouche et du cœur de Salaün ! Et vous, ô Vierge, notre joie et notre espérance, en retour des hommages que nous vous rendons sur la terre, protég-

gez-nous du haut du ciel. Protégez par votre puissante intercession ce pays de Léon, et la Bretagne toute entière, dans ses évêques, dans ses prêtres, dans son peuple si fidèle et si dévoué. Protégez l'Eglise, et son auguste Chef; protégez la France que nous ne séparons jamais de l'Eglise dans notre attachement et dans nos prières. Agréez, comme l'expression unanime de notre confiance et de notre amour, le salut que votre bienheureux serviteur ne cessait de vous adresser en ces lieux, il y a cinq siècles, et qui est en ce moment sur les lèvres comme dans le cœur de tous vos enfants : Salut, ô Reine du ciel et de la terre ! Salut, ô Vierge des vierges ! Salut, ô Mère de Dieu et des hommes ! Salut, ô Marie ! *Ave Maria !*

